

INSTITUT DE FRANCE.

---

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

---

DISCOURS  
DE  
**M. DESJARDINS**

PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE

A L'OCCASION DE LA MORT

DE

**M. OLLÉ-LAPRUNE**

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

Lu dans la séance du samedi 19 février 1898.

---

MESSIEURS,

L'Académie des sciences morales et politiques vient de faire une grande perte. Nous avons appris en même temps la maladie et la mort foudroyante de notre confrère Ollé-Laprune, élu membre titulaire il y a deux mois à peine. Il n'est pas un de nous que ce coup subit n'ait frappé.

Il y a des hommes de grand mérite devant lesquels les portes de notre Académie ne s'ouvrent que lentement; mais il est rare que la justice n'ait pas le dernier mot.

L'opinion publique attendait cette élection ; elle la ratifia.

J'avais soutenu dans une discussion de titres, en 1896, la candidature d'Ollé-Laprune et je m'étais appliqué particulièrement à faire ressortir la valeur scientifique d'un grand ouvrage en deux volumes, que vous aviez couronné en 1870, sur la philosophie de Malebranche. Nul ne me démentira si je répète aujourd'hui que cette œuvre est de premier ordre. Les chapitres sur Dieu, raison souveraine et lumière des esprits ; sur Dieu, seule cause efficace ; sur Dieu, unique fin des esprits, contiennent les grandes lignes d'une forte théodicée, où tous les raisonnements s'enchaînent et s'imposent. Ce livre, à lui seul, eût pleinement justifié la candidature.

Mais notre confrère n'avait pas le goût du repos. Le *Traité de la certitude morale* (1880), l'*Essai sur la morale d'Aristote* (1881), la *Philosophie et le temps présent* (1890), les *Sources de la paix intellectuelle* (1892), le *Pris de la vie* (1894), tel fut le cortège du nouvel académicien quand il vint prendre sa place dans nos rangs. Mercredi, accompagnant au cimetière le corps d'Ollé-Laprune, je reportai ma pensée vers un chapitre de son dernier livre, que j'avais lu avec une attention particulière et qu'il avait intitulé : *La raison de vivre*. « La raison de vivre, disait-il, c'est le bien à vouloir, c'est aussi le bien à mériter. L'être raisonnable aspire à l'éternité parce qu'il en porte avec soi dans sa pensée même le raccourci et la semence. Il faut que la vie future achève celle-ci et contente l'homme. Alors celle-ci est un moyen d'éducation pour la personne morale, une épreuve, une lutte. L'épanouissement, le repos, le divin loisir de l'âme affermie dans le bien est ailleurs. Les diffi-

cultés s'aplanissent. La théorie de la vie se réconcilie avec la vie... Peu à peu l'harmonie se fait, grâce à la lumière croissante : *Pacatumque nitet diffuso lumine cœlum.* »

Ollé-Laprune est là tout entier ; en déterminant la raison de vivre, il avait exprimé de la façon la plus touchante sa raison de vivre.

C'est peut-être dans le livre intitulé : *Sources de la paix intellectuelle*, que ce philosophe a le plus hautement confessé sa foi chrétienne. Il y enseigne que les sources de la paix et les sources de la régénération intellectuelle et morale sont les mêmes ; puis, que ce qui est propre à refaire les esprits et les âmes, c'est la vérité, la vérité morale tout entière ; que cette vérité morale entière est dans le christianisme ; que, si l'on veut se passer du christianisme, on descend à certains égards au-dessous des temps antérieurs au Christ. Or, « c'est dire *non* au Christ que de ne pas le regarder, de passer à côté de lui sans y prendre garde, de l'omettre, de s'en passer ».

On mutilerait Ollé-Laprune en laissant dans l'ombre ce côté de sa doctrine. Il tenait avec une ardeur particulière à *rechristianiser* (c'est le mot qu'il a lui-même employé) les esprits et les âmes. Il ne perdait pas une occasion de faire connaître à tous, sur ce point, toute sa pensée.

Ollé-Laprune était capable de communiquer ses convictions. Il eut des disciples. A l'École Normale, où il enseignait la philosophie, il imposait, même aux incrédules, le respect de ses propres croyances, tant est grand l'ascendant qu'un honnête homme exerce sur les intelligences et sur les cœurs ! Cet honnête homme apportait d'ailleurs à la jeunesse, outre sa probité profonde, le don de mettre

en relief ses idées et ses doctrines. Un de ses élèves attestait, au lendemain de sa mort, que sa parole fut « aimable, distinguée, châtiée » ; que son geste soulevait, élevait, portait plus haut sa pensée et que, si ses qualités de force n'apparaissaient pas du premier coup, c'est qu'elles étaient voilées par la grâce de la diction et par l'agrément de la forme.

Aussi, quand le professeur fut suspendu pour un an par mesure disciplinaire pour avoir assisté de sa présence les membres d'une congrégation dissoute par la force, les élèves de l'École voulurent-ils lui témoigner leur regret : ils chargèrent l'un d'eux, M. Jean Jaurès, de lui porter l'expression de leur attachement et de leur fidélité.

Cette physionomie ferme et tranquille sera présente à notre pensée. Elle reproduisait avec une singulière transparence deux sentiments généralement opposés : la douceur et la ténacité. Rien n'aurait pu faire dévier cette âme intrépide de la route qu'elle regardait comme la route droite et qu'elle s'était tracée ; cependant un mot aigre ou violent ne tombait jamais de ses lèvres, car il croyait tout d'abord à la bonne foi, à la bonne volonté de ses adversaires et professait pour toutes les ignorances, pour tous les aveuglements une indulgence infinie. Nous garderons son souvenir et nous tâcherons de garder son exemple